

Prologue

Inactive. C'est ainsi que la société me définit. Il me semble pourtant qu'aucun mot de la langue française n'est plus mal employé que celui-ci, car, avec trois enfants à élever, je n'ai pas l'occasion de paresser. Je sais que beaucoup rêvent de pouvoir faire une pause dans leur vie professionnelle pour s'occuper de leur progéniture, les voir grandir, admirer leur développement, participer à leur enfance plus de deux heures par jour, mais ça n'était pas mon cas. Intimement convaincue que mon épanouissement, ne dépend pas uniquement de mon foyer, j'ai toujours voulu continuer à travailler. Pour mon équilibre, j'ai besoin de me réaliser, d'accomplir des projets personnels, et d'être financièrement indépendante. N'exister qu'à travers mon mari et mes enfants m'effrayait au plus haut point. Pourtant, les divers aléas, les nombreuses opportunités et bien sûr mes décisions successives m'ont conduite à cesser mon activité professionnelle.

Il y a quelques années, Lucas, mon conjoint, a eu la possibilité d'aller travailler à New York. Ça faisait treize ans que j'attendais un peu de reconnaissance de

la part de mes supérieurs hiérarchiques, ma démotivation commençait nettement à se voir, et le sexisme évident qui régnait dans mon milieu professionnel m'était devenu insupportable. Je voyais dans cette expatriation un nouveau départ, la possibilité de changer de voie. J'ai démissionné sans le moindre regret de la grande banque qui m'embauchait, et en 2006, nous nous sommes installés de l'autre côté de l'Atlantique. J'allais fêter mes trente-quatre ans.

J'ai travaillé quelque temps dans une école et l'année suivante, Constance est née.

Après trois merveilleuses années passées à Manhattan, nous sommes revenus en région parisienne. J'ai trouvé un poste dans une université. C'était l'idéal pour une vie de famille réussie. J'avais beaucoup de vacances, des horaires de bureau et pas vraiment de stress. Mais je ne pouvais pas espérer un contrat stable, mes perspectives d'évolution étaient proches de zéro, mon salaire n'était pas extraordinaire, et les tâches qui m'incombaient ne présentaient pas le moindre intérêt. J'allais travailler sans grande conviction.

C'est dans ce contexte que l'employeur de Lucas lui a proposé de partir à Londres. J'y ai vu beaucoup d'avantages pour Constance. Étudier en Grande-Bretagne constituait un atout extraordinaire pour son ouverture d'esprit, sa connaissance des langues et, donc, son avenir. En 2011, j'ai à nouveau quitté mon emploi pour vivre une belle aventure londonienne.

En 2012, j'ai donné naissance à mon premier fils, Elliott, alors que Constance avait cinq ans. Seize mois plus tard est arrivé Jules.

Je me sentais privilégiée. Rester à la maison me permettait de ne pas trop presser mes enfants le matin et de ne pas les récupérer le soir, éreintés par une trop longue journée. J'espérais leur raconter des tonnes d'histoires, leur construire une vie dynamique pleine d'activités intéressantes. Je voulais les éveiller, jouer avec eux. J'imaginai des parties de cache-cache endiablées où chacun riait à gorge déployée. J'allais être une maman jolie, épanouie, joyeuse.

Mais très vite, la réalité de la vie au foyer s'est révélée bien différente. Sans m'en rendre compte, je me suis transformée en domestique, au service de mon mari et de mes enfants. En plus des corvées ménagères, je me voyais confier toutes sortes de missions : passer au pressing, à la poste, aller chercher une commande, assurer les rendez-vous médicaux... Je partageais mon quotidien entre l'aspirateur, la poussière, la lessive, les courses, le repassage, la cuisine, et une multitude d'autres tâches répétitives et bien peu gratifiantes, exécutant le tout avec, collés à mes jambes, trois adorables bambins.

Être femme au foyer, c'est donc un luxe. Mais pas pour celle qui reste chez elle, pour les autres membres de la famille, dont la vie est largement facilitée. Au fil du temps, je me suis découvert des particularités jusque-là totalement ignorées : une maniaquerie excessive, un manque de patience évident et une irritabilité fréquente, voire continue. Mon intérieur étant devenu mon unique univers, j'accordais une importance outrancière à des détails qui jusqu'alors me paraissaient totalement futiles. J'étais tout le temps débordée, éreintée, agacée, et lorsqu'enfin je venais à bout de toutes mes

corvées, je rêvais de silence. J'étais prête à tout pour obtenir un moment de tranquillité, n'hésitant pas à outrepasser les limites que je m'étais fixées quelques années auparavant. « Attention le Père Noël vous regarde » devint naturellement la phrase que je prononçais le plus souvent entre 6 h 45 et 19 h 30. Je ne comprends pas bien pourquoi, mais je dois reconnaître qu'il a beaucoup plus d'autorité que moi, ce monsieur barbu en costume rouge. Je doute malheureusement que, lorsque je leur révélerai qui se cache derrière lui, le pouvoir dont il jouissait jusqu'alors me soit attribué.

Petit à petit, je me glissais donc dans la peau d'une femme que je détestais. J'avais l'impression de passer complètement à côté de ma vie. Je regrettais amèrement mes choix. Mes enfants avaient de plus en plus de force, de tempérament et de résistance, tandis que je m'affaiblissais chaque jour un peu plus. Comme c'était moi qui m'occupais d'eux, j'avais l'immense privilège de subir leur mauvaise humeur, leur fatigue, leurs déceptions, leurs désaccords, leurs disputes, leurs cris. Je tentais de rester positive en me disant que tout cela n'était que temporaire et que bientôt, quand tous iraient à l'école, je retrouverais du temps libre, du calme et de la sérénité.

Fort heureusement, la vie à la maison ne se limite pas à ces difficultés, elle est aussi faite de moments particulièrement extraordinaires. En restant chez moi, j'ai pu accompagner les premiers pas de mes enfants, voir leurs premiers sourires, consoler leurs premières peines, savourer leurs premières réussites. J'ai pu les écouter chanter, éclater de rire. Ils me rendaient immensément fière. Ils sont drôles, beaux et très malins.

Lorsque je les observais évoluer ensemble, je me rendais compte que chacun avait une place bien précise dans la fratrie. Constance, organisait les jeux et donnait les consignes. C'était elle la leader. Elle aimait diriger, prendre les choses en main et décider du programme. Pas toujours avec douceur, elle guidait ses frères vers les activités qu'elle avait choisies, et s'ils refusaient, elle utilisait de nombreuses stratégies pour les faire plier. Elliott, était très solitaire, au point d'être sauvage. Il menait sa vie sans vraiment se préoccuper de son entourage. Il jouait rarement avec ses frère et sœur, et lorsqu'il daignait se mêler à eux, c'était toujours pour pratiquer les mêmes activités, car Elliott détestait la nouveauté. Ce qu'il préférait, c'était jouer avec ses voitures dans le calme de sa chambre. Jules était le petit casse-pieds de la bande. Il remplissait ce rôle à merveille. L'esprit très vif, il détectait en un temps record toutes les âneries à faire et, sans perdre une seconde, il s'élançait. Plus son auditoire était important, plus il rayonnait. Si par hasard, il ne repérait aucune bêtise, il se servait de son entourage, avec une préférence pour son grand frère, pour agacer, provoquer... C'était son plaisir. Son air coquin et sa gentillesse faisaient de lui un amour de petit garçon.

Mes enfants, bien que tous trois très différents, cumulaient cependant quelques points communs. Ils étaient drôles, beaux et malins, mais surtout, ils étaient des monstres d'égoïsme, impatientes et exigeants.

La vie à la maison me pesait de plus en plus, j'attendais l'heure du coucher, les week-ends, les vacances avec impatience, et plus encore le moment où ils iraient tous à l'école, pour pouvoir reprendre une activité

professionnelle. Hélas, quelques mois après la rentrée d'Eliott, j'allais devoir reconsidérer mes projets, puisque à cette agitation quotidienne allait bientôt s'ajouter une difficulté bien plus préoccupante, à laquelle je n'étais pas préparée.

Je constate, effrayée, que tous mes placards, sont vides. Totalelement vides. Je n'ai plus rien de comestible sur mes étagères. Je me résous, abattue, à aller faire les courses avec mes deux fils, Eliott, deux ans et demi, et Jules, dix-huit mois. L'idée me terrifie, mais entre une humiliation au supermarché et une journée entière coincée entre deux enfants affamés, je choisis la première option.

Je commence donc par asseoir mes petits sur les marches de l'escalier pour leur rappeler les règles :

— Les garçons, vous ne criez pas, vous ne courez pas, vous m'obéissez et surtout, surtout, vous restez à côté de moi.

Je fais délibérément une pause, destinée à marquer la gravité du moment, puis je reprends :

— Par ailleurs, on n'achète pas de bonbons. Ok ?

Jules acquiesce, Eliott détourne le regard.

— Eliott ? Tu as bien compris ?

Il hoche la tête.

— Bien, on y va.

Dans un célèbre reality show, une gouvernante expérimentée se déplace dans des familles en difficulté et les aide à retrouver le sourire, tout en reconstruisant une harmonie familiale : une magicienne en quelque sorte. Dans l'une de ces émissions, elle sauve la vie d'une maman qui se fait régulièrement remarquer quand elle sort avec ses enfants, qui lui en font voir de toutes les couleurs : mon clone. Je décide donc de m'inspirer de ses méthodes infaillibles.

À peine ai-je installé Jules dans le siège du Caddie de ce supermarché londonien qu'Eliott part dans son rayon préféré, celui des chips qui, bien entendu, se trouve à l'exact opposé de celui qui m'intéresse. Je cours derrière lui, finis par le rattraper et repose le paquet qu'il a dans les mains. Il hurle pour montrer son mécontentement. Tout le monde se retourne. Je me baisse pour être à sa hauteur et lui rappelle les règles :

— Eliott, tu te souviens ce que j'ai dit à la maison ?

Pas de réponse.

— Tu ne cries pas, tu restes à côté de moi... Et ?

— ...

— Et on n'achète pas de bonbons.

Eliott sourit et m'indique du regard... les chips.

— Bon, j'ai oublié de préciser, pas de chips non plus... C'est pareil... les chips, c'est comme les bonbons... Presque pareil... Tu vois ce que je veux dire ? Non ? Pas grave, c'est non.

J'assieds Eliott derrière son frère et me dirige vers un autre rayon.

Quoi ? Il ne dit rien ? Victoire !

Je choisis une salade, des pommes... Eliott montre de sérieux signes d'impatience, j'aimerais faire plus

vite, mais je ne trouve pas de solution pour accélérer, je m'énerve. Le reality show me revient en mémoire : « les faire participer » ! Mais oui, bien sûr ! C'est tellement évident !

— Eliott ? Tu veux bien aller me chercher des oranges ?

Je le descends du chariot et lui indique l'étalage qui regorge d'agrumes. Au bout de quelques secondes, il revient, très fier, avec ce que je lui ai demandé. Jules mâchouille son doudou et nous observe.

Je remercie mentalement cette superbe émission, elle me sauve la vie à moi aussi ! Vais-je réussir à passer plus de dix minutes dans un lieu public en toute discrétion ?

— Viens, on va acheter de la viande maintenant.

Là, ça se complique un peu. Tous les morceaux se ressemblent, il faut regarder l'aspect, la date de péremption, choisir le meilleur... Comment lui expliquer les critères ?

— Attends Eliott, je vais le faire, ensuite, on ira acheter des yaourts.

Mais évidemment, Eliott ne l'entend pas de cette oreille, il compte bien m'aider jusqu'au bout...

Le temps de comparer les prix au kilo, Eliott est reparti. Je jette un rôti dans mon Caddie et le poursuis en l'appelant :

— Eliott ! Eliott !

Il continue à courir. L'avantage avec lui, c'est qu'il est assez constant et que je sais précisément où il se dirige. Je le retrouve effectivement au rayon chips avec dans les mains un gros paquet qu'il est sur le point d'ouvrir.

La gouvernante n'aurait pas cédé ? Moi non plus donc. Calmement, je lui demande de remettre les chips

à leur place. Eliott ne bouge pas. Jules attrape un carton de crackers et fait tomber la totalité de l'étalage.

— Oh non, Jules !

Trop occupée à résister aux oppositions d'Eliott, j'ai installé Jules trop près des gâteaux. Vexée, j'arrache le paquet des mains d'Eliott, qui hurle. Les clients me dévisagent. Certains affichent un sourire appuyé et compréhensif, d'autres me condamnent en me lançant un regard sévère. Pour mettre fin à ces cris qui m'épuisent et m'humilient, je déclare forfait :

— Ok, ok, c'est bon, je le prends ! Regarde, je le mets dans le chariot ! Chut !

Les cris ne cessent pas :

— Tu veux le porter toi-même ? Tiens, vas-y, prends-le !

Les hurlements redoublent :

— Quoi ? Tu veux les manger tout de suite ?

Il hoche la tête et arrête de crier.

— Non, on va attendre de les avoir payées.

Les décibels me détruisent les tympanes, j'ouvre le paquet et le lui tends. Depuis son réveil, depuis sa naissance en fait, je négocie avec Eliott, je tente de le faire plier, mais je n'y arrive pas. Une fois de plus, je capitule, épuisée, incapable de tenir tête à un gosse de deux ans.

Lorsque j'observe les autres mamans, elles ont l'air de s'en sortir beaucoup mieux que moi. Elles sont bienveillantes avec leurs enfants alors que je me montre incroyablement sévère et injuste, elles affichent un sourire rayonnant alors que le mien a disparu depuis bien longtemps. Je ne me souviens pas avoir eu de problèmes avec

Constance. Certes elle était seule, j'avais plus de temps, plus de patience et j'étais aussi plus jeune, mais je suis sûre de ne pas avoir autant souffert. Avec Eliott, tout est compliqué, je ne parviens jamais à le contrôler.

Lorsque j'envisage une sortie avec mes garçons, je suis souvent déçue du peu d'intérêt qu'ils montrent. C'est toujours le même schéma. Quand enfin j'ai réussi à tout fixer, dans les moindres détails, je prépare les affaires indispensables : couches, lingettes, tenues de rechange, biberons, eau, lait, jouets, doudou. Puis, chargée comme un mulet, je fais le trajet, généralement sous la pluie. Très souvent, nous devons patienter sur le quai de la gare ou pour prendre les billets, j'use de tous les stratagèmes pour occuper mes fils en leur proposant des jeux, en leur racontant des histoires et surtout en priant pour qu'ils restent calmes. Puis je passe un moment fort désagréable à tenter de raisonner Eliott qui devient très vite incontrôlable. Il court partout, entraînant son petit frère derrière lui. Le rapport entre énergie dépensée *versus* plaisir des garçons est négatif, très largement négatif.

Il reste le parc, que j'ai désormais en horreur. Ces dangers permanents, cette vigilance de tous les instants, ces balançoires qui sont de véritables menaces, ces structures trop hautes, trop glissantes, ces crises insensées au moment de partir... Les aires de jeux sont pour moi une véritable torture. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de faire de très grands détours pour ne pas passer devant, évitant ainsi une négociation, que de toute façon j'aurais perdue. Je reste donc chez moi, à l'abri des regards et des dangers, où mes fils me mènent une vie d'enfer, m'astreignant aux tâches ménagères et réparant les nombreuses bêtises que mes enfants font. J'ai conscience que ça n'est

pas l'idéal, mais tout cela a fini par m'épuiser, j'attends qu'ils grandissent un peu avant de retourner avec eux dans la jungle urbaine.

À vrai dire, je suis totalement perdue. Je vois bien qu'Eliott a des réactions totalement inappropriées, mais je n'ai strictement aucune idée de ce qu'il se passe. De nombreuses particularités m'ont toujours étonnée dans son comportement, à commencer par son hypersensibilité. Il refuse systématiquement de me donner la main, comme s'il était dérangé par mon contact. Dans la rue, j'ai sans cesse peur qu'il n'échappe à ma vigilance. D'ailleurs, il ne se soucie jamais de nous. Il se contente de suivre à son rythme, d'écouter ses envies. Très souvent, il s'éloigne de moi, et je suis obligée de lui hurler dessus. Tout le monde se retourne, sauf lui, qui poursuit sa route, se fichant éperdument du reste du monde. J'ai un temps pris ça pour de l'indépendance, mais ça m'apparaît désormais comme de l'indifférence.

Lorsque je l'habille, il gigote sans cesse, m'imposant de ruser pour parvenir à mes fins. Le simple fait de lui faire enfiler un pantalon peut prendre un bon quart d'heure. Là encore, j'ai l'impression que le contact des vêtements le gêne. Les bruits trop forts l'incommodent. Il met ses mains sur ses oreilles et soit il crie, soit il s'en va, soit il s'énerve. Et puis il est incapable d'obéir, il oublie systématiquement ce que je lui demande. Je ne sais pas s'il ne comprend pas, s'il s'en fiche ou si son esprit préfère se concentrer sur autre chose.

La moindre frustration le met dans des colères phénoménales. Jamais je n'ai vu un enfant de deux ans entrer

dans une telle fureur. Lui interdire quelque chose est absolument impossible. Tous les bras de fer que j'ai engagés avec lui n'ont fait qu'aggraver la situation, il s'est braqué et a fait preuve d'une très grande résistance. J'ai essayé de nombreuses ruses, astuces, détours... Rien n'a jamais marché. Je sais qu'il me faut garder de la patience et de l'énergie pour Constance et Jules, j'opte donc pour la solution de facilité : me montrer intransigeante pour les choses dangereuses uniquement, ce qui me demande déjà une énergie incroyable. Mais comme je cède à beaucoup de ses envies, Eliott se comporte très mal. Il est incapable de prêter ses jouets, il s'approprie tout ce qui lui plaît et il est totalement impossible à Jules de s'en servir, surtout lorsqu'il s'agit de petites voitures, qui constituent l'unique intérêt d'Eliott.

Par ailleurs, Eliott est d'une impatience inquiétante. Si, par exemple, on se trouve dans une file d'attente, il montre très rapidement des signes d'énervement, s'enfuit, cherche à passer devant tout le monde. Toutes mes tentatives de distractions ont échoué. Bien sûr, cela s'applique aussi dans notre vie quotidienne, il n'est pas question de le faire attendre, je dois être à son entière disposition, mon dévouement doit être total sinon les crises s'enchaînent. De ce fait, il a beaucoup de mal à supporter que je parle avec une autre personne, besoin de moi ou non, il trouve toujours un moyen d'attirer mon attention, allant jusqu'à se mettre en danger.

Quant à son comportement alimentaire, il est aussi très atypique. Eliott refuse de manger autre chose que des tomates, du jambon, des pâtes et bien sûr ses éternelles chips. Le reste le répugne. J'ai tenté plusieurs astuces pour l'aider à apprécier d'autres aliments un peu plus

sains et veiller à diversifier son alimentation. Hélas, rien ne marche.

Mais le plus pénible, est son incapacité à parler. Pas un mot cohérent ne sort de sa bouche. Pour se faire comprendre, il hurle jusqu'à ce que l'on saisisse, puis que l'on exécute ce qu'il veut. J'ai essayé d'ignorer ses cris, mais ils redoublent tant dans l'intensité sonore que dans la durée. Sa voix devient aiguë, irritante.

C'est tout cela Eliott : un petit garçon très bruyant, colérique, qui refuse d'obéir mais qui ne supporte pas qu'on lui résiste.

Parfois, je suis épuisée à 9 heures du matin.

J'espère que dans un futur très proche, ces difficultés vont s'atténuer, et que tout rentrera dans l'ordre. Car Eliott n'a pas toujours été ce petit garçon difficile et ingérable. Jusqu'à l'âge de seize mois, il a même été facile à vivre, il jouait beaucoup, il souriait, il progressait, il s'intéressait à beaucoup de choses, il mangeait de tout... À l'arrivée de Jules, alors qu'Eliott n'avait que seize mois, il y a eu comme une cassure dans son développement. À l'époque, nous en avons conclu que cette naissance avait été compliquée à vivre pour lui, qu'il lui fallait un peu de temps pour accepter son petit frère. Mais plus les mois passent et moins sa résurrection semble évidente.

Bien que je ne sollicite nullement l'avis de mes proches, beaucoup me conseillent. Même ceux qui n'ont pas encore d'enfant m'expliquent comment faire, énumérant consciencieusement mes erreurs. On juge mon éducation laxiste et totalement inappropriée. Quant à moi, je serais trop faible. Mon fils agace, et c'est affreusement difficile pour moi à entendre, car je sais que la fermeté

ne résoudra rien, il est en détresse. Mais je suis tellement fragilisée par la fatigue qu'engendre le comportement d'Eliott que j'écoute, sans rien dire, osant parfois un bref hochement de tête, et notant au passage, que la seule incriminée, c'est moi, jamais mon mari. Bien au contraire. Dès que Lucas change une couche, on s'émeut, on le trouve vraiment top, il s'occupe de ses gosses !

Toutes ces intrusions sont très dévalorisantes, et surtout très violentes. De temps en temps, je tente de me justifier avec beaucoup d'humilité, essayant de prouver que je suis moi aussi équipée d'un cerveau et pourvue d'un minimum de bon sens :

— Avec Eliott, c'est particulier. Rien ne marche, il est insaisissable, il ne peut pas se plier aux règles.

Mes propos sont alors balayés d'un revers de main par mes interlocuteurs :

— Moi, à ta place, je lui aurais mis une bonne fessée, c'est ça qu'il cherche ! Il n'a aucune limite ce gosse, c'est pour ça qu'il est infernal !

Blessée, je me tais alors qu'une très grande culpabilité m'envahit.

Toutefois, à cause de ces jugements expéditifs et totalement idiots, j'ai failli passer à côté des problèmes que rencontre véritablement mon fils. Ma prétendue incompétence maternelle n'est pas du tout la cause du comportement atypique d'Eliott.